

— Ah ! puis-je sans honte, puis-je sans désespoir demeurer dans le rang où je suis ? puis-je avec indifférence voir tant de personnes au-dessus de moi ? Pourquoi ne donnerais-je pas des lois à mes semblables ? pourquoi n'aurais-je pas la première ou la seconde place dans l'état ? « C'est un affamé. J'en arrête un troisième, et je lui dis : « Pourquoi cet égarement que je remarque dans vos yeux ? que voulez-vous ? — Les plaisirs. — Mais vous en êtes rassasié. — Ah ! ceux que j'ai goûtés ne sont rien à mes yeux. — Mais déjà vous éprouvez du dégoût pour ces plaisirs excessifs dont vous avez voulu jouir. — Sans doute, mais il faut que je réveille cette satiété par des plaisirs nouveaux : laissez-moi, la volupté m'appelle, je la poursuis. » C'est un affamé. Le savant a également une faim insatiable pour la science : celui qui veut faire parler de lui dans le monde, qui est avide de renommée, se livre sans cesse à de nouveaux travaux pour tenir l'attention du public fixée sur lui. C'est un affamé. Tous les hommes sont affamés dans ce monde : et comment ne le seraient-ils pas ? rien de ce qui nous y

est offert pour nourrir notre âme, n'est un aliment solide ; tout nous laisse notre faim tout entière. Oui, mes Frères, le monde est un champ toujours couvert de moissons qui ont une magnifique apparence ; mais ouvrez un épi, vous ne trouverez que de la cendre et de la poussière. C'est une table toujours chargée de mets et de fruits qui séduisent les yeux. On se presse avec ardeur, on saisit quelques-uns de ces mets trompeurs, on veut en goûter : c'est du vent, de la fumée, souvent de la boue : *Facta est famas valida in regione illa, et ipse cepit egere*, et lui-même sentit le besoin. Hélas ! l'infortuné, il était satisfait, et rien ne manquait à ses légitimes désirs lorsqu'il habitait la maison paternelle ; et le voilà maintenant réduit à tous les genres de besoins : *Et ipse cepit egere*. Oh ! quelle grande vérité, et que je voudrais vous la rendre ici sensible ! Ce n'est pas seulement notre corps qui a besoin d'être nourri ; notre âme a aussi des aliments qui lui sont propres, et, s'ils lui sont refusés, elle se meurt. La plupart des hommes la laissent ainsi mourir en effet par la privation de la nourriture qui lui est pro-

pre. Et quelle est, mes Frères, cette nourriture? Notre âme, cette substance spirituelle et presque divine, se nourrit de vérité, d'espérance et d'amour. Tant que nous demeurons dans la maison de notre céleste Père, le besoin que nous avons de la vérité est satisfait par la foi; le besoin que nous avons d'espérer, par la ferme confiance que nous parviendrons à un éternel bonheur; le besoin que nous avons d'aimer est satisfait par l'union de notre cœur avec un Dieu infiniment grand, et qui se donne lui-même comme objet de tout légitime amour. Ce n'est pas du pain matériel seulement que l'homme se nourrit, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu; ce n'est pas d'alimens terrestres, mais du corps et du sang du Sauveur du monde, qui daigne se donner à nous pour être le pain de nos âmes. Quand le pécheur s'éloigne de ces sources de vie, et qu'il veut nourrir son esprit de toute espèce d'imagination, de fantômes, non-seulement vains, mais impurs; son cœur de tous ces désirs vagues, insensés, criminels, qui renaissent sans cesse; lorsqu'il est avide de tous les genres

de spectacles, de tout ce qui peut le dépraver, le corrompre, de tout ce qui le laisse toujours vide; cette faim qu'il ne peut satisfaire s'accroît incessamment: *Et ipse cepit egere*. Que fera ce jeune homme qui n'a plus de père, qui cherche maintenant les moyens de subsister? Il faut qu'il trouve un maître qui le fasse vivre; et que fait-il? *Et abiit, et adhesit uni civium regionis illius* (1). Il s'attache, il se donne, il se vend à un habitant de cette région, à un des hommes riches et puissans du lieu. Or, mes Frères, nous l'avons dit: cette région, c'est le monde; les princes de ce monde, ce sont les princes des ténèbres: *Princeps mundi hujus, tenebrarum harum*. Ce jeune homme se rend donc esclave de quelque passion qui doit, dans sa folle espérance, le dédommager de tout ce qu'il a perdu. Chacune de ces passions a un démon qui lui est propre: il y a un démon de l'ambition, un démon de l'avarice, un démon du plaisir et de la volupté. C'est donc d'un de ces princes qu'il se rend esclave; et comme, de tous ces monstres de l'enfer, celui de la volupté est

(1) Luc. xv, 15.

celui dont la jeunesse devient le plus souvent l'esclave ; comme chacun de ces démons a ses agens, ses séducteurs et ses séductrices sur la terre, on forme des liens funestes, on prend pour maître un de ces génies que l'enfer envoie, et l'on se rend son esclave : *Et adhæsit, etc.* Ce nouveau maître l'envoie à sa maison de plaisance : *Et misit illum in villam suam.* Ah ! reconnaissez - vous ici, jeune homme : ce sont des plaisirs que vous procure au premier instant ce nouveau tyran auquel vous vous êtes livré ; il remplit votre imagination de peintures, de jouissances délicieuses qu'il vous promet ; vous marchez vers ce honteux séjour qu'il vous ouvre comme une maison de plaisance et un palais enchanté ; vous croyez y trouver mille objets séduisans qui vont vous combler de bonheur, et satisfaire tous les désirs de votre cœur. Oh ! que de momens heureux vous vous promettez ! vous allez compter chaque heure par de nouveaux plaisirs. Mais l'infortuné Prodiges n'a pas plus tôt mis le pied sur le seuil de cette maison vers laquelle il est envoyé, qu'il est dépouillé des vêtemens honorables dont il était revêtu dans

a: vivendo luxuriose.

la maison de son père ; il est couvert de haillons, renfermé dans une affreuse étable, et environné de troupeaux de vils animaux dont il sera désormais le pâtre : *Et misit in villam, ut pasceret porcos* (1). Quel est ce troupeau ? Me le demandez-vous, pécheurs ? Ah ! ce troupeau immonde, c'est cette imagination insatiable d'images et de fantômes impurs ; c'est ce cœur qui enfante toujours des désirs plus déréglés, et dont vous ne songez qu'à satisfaire les basses inclinations ; ce sont ces sens qui vous sont communs avec les animaux dont vous vous êtes rendus esclaves, que vous nourrissez, que vous flattez sans cesse ; troupeau véritablement immonde, dont vous n'êtes que le pâtre : *Ut pasceret porcos.* Voici un trait où se peint la sagesse éternelle de ce Dieu qui connaît profondément le cœur de l'homme qu'il a fait. Le Prodiges, au lieu d'avoir du dégoût et de l'horreur pour les vils alimens qu'il donne à ces animaux, leur porte envie : il voudrait, dit l'Evangile, remplir ses entrailles de leurs restes impurs, mais personne ne lui en fournit les moyens : *Cupie-*

(1) Luc. xv, 15

bat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat (1).

Qu'y a-t-il donc ici de si profond ? Vous allez le voir, mes Frères : ce n'est pas seulement ce vœu si ignominieux pour l'homme de s'assimiler à la brute, cette envie qu'il porte à la créature dénuée de raison, qui est destinée à être la proie de la pourriture et de la corruption ; ce n'est pas là ce que je veux remarquer dans ces paroles, paroles dont nous voyons cependant l'accomplissement tous les jours, puisqu'il n'est pas un seul de nos incrédules, de ces moralistes qui ont osé usurper le nom de philosophes et de sages, qui n'ait exprimé quelque part le vœu que l'homme eût le bonheur de ne point réfléchir sur ses propres voies, et de ne jamais sentir les reproches importuns de sa conscience ; et il en est beaucoup qui ont soutenu et qui soutiennent qu'il n'y a nulle différence réelle entre l'homme et l'animal le plus vil. Mais ce n'est pas là, encore une fois, ce que je veux remarquer ; ce sont ces paroles qui me frappent singulièrement : Il désirait se rassasier de la nourriture des pourceaux, et

(1) Luc. xv, 16.

personne ne lui en donnait les moyens : *Et nemo illi dabat*. Quoi donc ! est-ce qu'il est impossible à l'homme de se replonger dans les excès les plus honteux et les plus infâmes, quand il le veut ? est-ce qu'il ne peut point imiter les êtres les plus abjects qui l'environnent ? Oui, sans doute, il le peut ; mais ce n'est pas là le sens de ces paroles. J'en vois deux interprétations, qui toutes deux me paraissent dignes de la plus sérieuse attention.

Cet homme corrompu voudrait (pour traduire littéralement l'Évangile) remplir ses entrailles de la nourriture de cet immonde troupeau. Les entrailles représentent ici ce qu'il y a de plus intérieur dans l'homme, c'est-à-dire son âme, cette âme noble par son origine et par sa nature ; c'est elle qui se dégrade jusqu'à partager l'état des bêtes ; elle voudrait partager leurs plaisirs et être heureuse de leur bonheur, et elle ne le peut pas. Elle s'avilit assez pour y arriver par les désirs ; mais ces sales désirs ne pourront jamais atteindre jusqu'à sa nature spirituelle et si élevée au-dessus de ce qui est terrestre ; plus elle s'approchera de ces voluptés honteuses, plus elle sentira de dégoût, plus

elle rejettera avec un déboire et un vomissement inexprimables tout ce dont elle voulait se rassasier : *Cupiebat implere*. Il y a encore ici une autre explication profonde. L'homme voudrait trouver, comme l'animal qui le sert, son bonheur dans les voluptés charnelles ; il ne le peut pas. L'animal se rassasie réellement quand il a suivi son instinct ; mais l'homme, précisément parce qu'il est si élevé, précisément parce qu'il est fait à l'image de Dieu, ne peut pas se rassasier ni se satisfaire. De là il arrive, non pas seulement que l'homme descend au niveau de la bête, mais qu'il va infiniment au-delà de la bête par le dérèglement, parce qu'il a un esprit capable de penser toutes choses et un cœur qui va au-devant du plaisir. Il imagine, il invente toujours quelque chose de plus que ce dont il jouit ; et c'est lui seul, dans la nature, qui trouble l'ordre établi par la divine Providence. Lui seul est dérégé dans l'univers ; et, après avoir commis des désordres ordinaires, il lui en faut d'extraordinaires, les monstrueux et enfin les impossibles ; et jamais il ne réussira à faire tout ce qu'il désire, ni à exécuter tout ce qu'il in-

vente : *Cupiebat implere*. Le voilà donc parvenu au premier degré de la dégradation, dégradation, hélas ! trop commune. Arrêtons-nous là, mes Frères, puisqu'il n'y a plus rien à ajouter à ses désordres ; et, après avoir vu que le Prodiges a suivi les dérèglemens de ses penchans jusqu'à leur dernier terme, et considéré comment il en a été la victime, montrons maintenant qu'il n'y a point de pécheur qui puisse désespérer de sa conversion, en voyant comment il a obtenu grâce, et quels sont les degrés qu'il a suivis dans son retour. Apprenons à l'imiter, afin de nous réconcilier avec notre Père céleste.

SECOND POINT.

Si le Prodiges, réduit à cet état d'avilissement et de misère, se fût roidi contre son sort ; s'il eût étouffé la voix de sa conscience, et qu'il se fût dit à lui-même : « Il est vrai, je suis tombé par ma faute au fond de l'abîme et du malheur ; mais je n'en sortirai pas, car je suis résolu à ne reculer jamais ; je boirai la coupe jusqu'à la lie ; je chercherai ma joie

dans mon opprobre , ma consolation dans l'espérance que j'entraînerai d'autres infortunés tels que moi dans le même gouffre de misère ; » s'il eût tenu ce langage et qu'il eût agi de la sorte , il était perdu comme tous les pécheurs endurcis et révoltés contre le Ciel. Mais il n'agit pas ainsi , il rentre en lui-même , dit l'Evangile : *In se reversus*. Ici commence sa consolation , car cette première parole me paraît en offrir une. Il y a dans chacun de nous , mes Frères , je veux dire dans nos âmes , une retraite profonde , et comme un sanctuaire où Dieu rend ses oracles , où il répand sa lumière et son onction. Tant que nous nous retirons dans ce lieu profond et sacré , et que nous nous y entretenons avec notre Dieu , nous conservons le goût de la vérité , la connaissance et l'amour de la vertu , la dignité de notre être , l'horreur du péché , et tout ce qui nous donne des droits à un éternel bonheur. Mais lorsque notre âme sort de là , qu'elle se répand d'abord dans les sens et ensuite dans les objets extérieurs , elle s'oublie elle-même comme elle oublie son Dieu ; elle s'égare loin de soi , et elle est perdue par-là même ; et elle n'a

plus d'autre ressource que de rentrer en quelque sorte dans son propre sein , de se réfugier en elle-même , et d'y chercher le Dieu qu'elle y trouvait autrefois. C'est ce que nous appelons rentrer en soi-même : *In se reversus*. Et voilà le grand effet de la prédication évangélique , c'est de rappeler à eux tous ces infortunés pécheurs qui courent dans les voies du siècle , et de dissiper les ténèbres qui les environnent : premier pas de son retour. Second pas qu'il fait dans cette heureuse voie : il reconnaît sa misère , et se rappelant la vie si douce , si paisible , si heureuse qu'il menait dans la maison paternelle , la comparant à l'affreux état auquel il se voit réduit , se comparant même avec les esclaves qui servaient son père , il s'écrie : Oh ! combien de mercenaires , dans la maison de mon père si grand et si bon , qui ont le pain en abondance ! et moi , je meurs ici de faim : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus ! ego autem hic fame pereo* (1). Osez dire , ô pécheurs , qui que vous soyez , que vous ne mourez pas de faim ; venez nous dire que votre âme

(1) Luc. xv. 17.

trouve une véritable nourriture dans toutes les illusions, les vanités et les faux plaisirs dont vous cherchez à la repaître. Non, vous êtes vides, vous êtes affamés, et votre misère n'a point de bornes. Rappelez-vous les douceurs que vous goûtiez, le pain dont vous vous nourrissiez dans la maison paternelle. Songez-y, jeune homme que Dieu a favorisé d'une manière toute spéciale, qui avez l'esprit cultivé, enrichi de mille connaissances, qui peut-être êtes distingué dans le siècle par vos talens : considérez combien de noirs chagrins vous rongent souvent, combien vous avez de peines qui sont le fruit de vos désordres, dans quelle abjection, sous l'empire de quels honteux penchans vous êtes tombé; voyez comme tout manque à la partie la plus noble de vous-même, c'est-à-dire à votre âme, et comparez votre destinée avec celle de tant de pauvres, d'ignorans, d'hommes dont l'esprit est sans culture, et qui cependant ont le pain en abondance, je veux dire le pain de la parole sainte, qu'ils écoutent avec consolation et avec fruit, tandis que vous ne connaissez, vous, que le doute et l'incertitude, et êtes

par conséquent plongés dans la véritable ignorance des points les plus essentiels : *Quanti mercenarii!* Mais il ne se borne pas à reconnaître sa misère; et voici le troisième pas de son retour. Il prend la résolution de sortir de cette condition abjecte et criminelle où il est descendu : *Surgam.* Je me lèverai, dit-il en regardant autour de lui-même. Quelle est cette affreuse situation où je suis? quels sont ces vils animaux qui m'entourent? quelle est cette nourriture infecte qu'il faut que je partage avec eux? Et ces haillons qui me couvrent, où les ai-je pris? Quel est ce tyran qui me tient ici captif et dans cet état de dégradation? Je ne lui dois que les chaînes dont je suis chargé, et les privations auxquelles il me condamne. Ah! je me soustrairai à son empire, je romprai mes fers, je briserai les barrières qui m'arrêtent, je sortirai d'un lieu si indigne de ma naissance et de l'éducation que j'ai reçue d'un père si bon et si généreux : *Surgam.* Et voilà ce que vous devez faire, ô pécheurs! C'est la résolution que vous devez prendre. A quoi servent ces résolutions vagues et incertaines qui se perdent, pour ainsi dire, dans les airs?

Que signifie ce langage que vous tenez souvent : « J'ai des passions qui me subjuguent et m'entraînent ; c'est un malheur , mais que faire ? » Que faire ? vous arracher à cet état de mollesse , rompre ces indignes liens qui vous attachent au crime , sortir du milieu de ce troupeau infâme qui vous environne , renoncer à cette nourriture dégradante et si indigne d'un être raisonnable dont vous vous repaissez , secouer le joug de votre tyran et revenir vers votre père : *Surgam , et ibo ad patrem* (1). Il se souvient de ce tendre père , et il s'en souvient avec un sentiment de vive confiance : *Ibo ad patrem meum*. Sans doute j'ai été ingrat , mais il sera toujours bon ; j'ai été un fils dénaturé , mais il est toujours un père tendre ; j'ai manqué de l'aimer comme je le devais , mais son amour pour moi fait comme une partie de ses entrailles , et je ne crains pas que jamais il s'affaiblisse : *Surgam , et ibo ad patrem meum*. Ayez cette confiance , mon cher Auditeur. Qui que vous soyez , fussiez-vous un blasphémateur , un ennemi de votre Dieu ; fussiez-vous entré dans ces lignes de l'enfer dont j'ai parlé quelquefois ,

(1) Luc. xv , 18.

dites que vous voulez rompre vos chaînes : *Surgam* ; et que vous reviendrez à votre Père céleste , qui vous aime toujours , et qui ne commencerait à vous haïr que dans le cas où vous seriez déjà tombé dans les enfers : *Surgam , et ibo*. Il ne se contente pas de la résolution , il ne s'arrête pas là , il exécute à l'instant même ce que sa conscience lui dicte et que l'Esprit de Dieu lui inspire : *Et surgens*. C'est surtout en ce point qu'il faut l'imiter sans tarder un seul instant , car les momens de la grâce sont décisifs.

Au moment où la voix de Dieu parle à votre cœur , vous pouvez tout ; le lendemain peut-être vous ne pourrez plus rien. Lorsque saint Pierre , chargé de chaînes , est visité dans sa prison par l'ange qui lui dit : « Levez-vous , et suivez-moi , » s'il avait voulu renvoyer au lendemain , l'ange aurait disparu , et sa captivité aurait continué. Affranchissez-vous donc dès cet instant même. Au moment où vous le voulez , tout est fait. Ne vous laissez pas arrêter par des obstacles chimériques. Le Prodiges était renfermé dans une étable ; les portes s'ouvrent , les difficultés cessent dès qu'il fait un pas ,



un mouvement pour s'affranchir. Le voilà entré dans la route qui conduit à son père. Mais que dira-t-il à ce père? Oh! considérez ceci, mes Frères, car rien ne manque à l'exemple qu'il doit vous donner.

Il confessera, c'est le quatrième pas de son retour, il confessera ses péchés: *Et dicam ei: Pater, peccavi*. O mon père! j'ai péché contre le Ciel, contre cette lumière divine qui éclaire tous les hommes, contre tous les habitans de votre royaume, qui ont été indignés de mes excès. J'ai péché devant vous, dont je n'ai jamais pu m'éloigner, quelque ardeur que j'aie mise à fuir; devant vous, dont l'œil voit toutes choses, qui êtes présent partout, et qui avez lu dans mon esprit et dans mon cœur, comme vous voyez dans l'univers: *Peccavi in Cælum et coram te* (1). Ne confesserez-vous pas aussi vos péchés, mes Frères? O pécheurs! continuerez-vous de dire que vous ne faites rien que de légitime? demanderez-vous quelles sont vos fautes, quels reproches on a droit de vous adresser? direz-vous encore que vous êtes bon fils, bon père, bon époux, honnête

(1) Luc. xv, 18.

homme, et que vous n'avez à vous accuser de rien? Laissez ce langage insensé qui ne trompe personne. Quand même les hommes n'auraient aucun reproche à vous faire, combien n'en avez-vous pas mérité de la part de Dieu? le Prodiges ne dit pas qu'il a péché contre les hommes, mais qu'il a péché contre le Ciel.

Et vous qui avez blasphémé, qui avez renoncé à toute pratique de religion, qui avez abusé peut-être des choses saintes; vous qui ne reconnaissez plus de Dieu sur la terre, qui avez péché contre le Ciel et en présence de celui qui connaît toutes vos œuvres, qui entend toutes vos paroles, et qui voit tous les mouvemens secrets de votre cœur; ah! dites donc: *Pater, peccavi in Cælum et coram te*.

Cinquième pas de son retour: humiliation sincère, véritable sentiment d'humilité à la vue de ses erreurs. O mon père! je ne suis plus digne d'être appelé votre fils: *Jam non sum dignus vocari filius tuus* (1). Ah! je renonce à tout ce qui a fait mon bonheur dans les jours de mon innocence; m'asseoir

(1) Luc. xv, 19.